

BÉATRICE COMMENGÉ

DU MÊME AUTEUR

La nuit est en avance d'un jour. Éditions Orban, 1985.

La danse de Nietzsche. Gallimard, 1988.

Le ciel du voyageur. Gallimard, 1989.

Henry Miller: ange, clown, voyou. Plon, 1991.

Alexandrine. La Table Ronde, 1995.

L'homme immobile. Gallimard, 1998.

Et il ne pleut jamais, naturellement. Gallimard, 2003.

En face du jardin: six jours dans la vie de R. M. Rilke.
Flammarion, 2007.

Voyager vers des noms magnifiques. Finitude, 2009.

L'occasion fugitive. Léo Scheer, 2011.

Flâneries anachroniques



finitude

2012

Acropole, Paris, XIV^e

JE préfère commencer par la fin. Le 1^{er} juin 1939. Miller est installé dans ce café, place d'Alésia, où il est si souvent venu avec Anaïs. Il est cinq heures de l'après-midi. Il vient de s'apercevoir « qu'il est l'être le plus libre qui soit au monde ». Devant lui, une route infinie qui commence par la Grèce et devrait s'achever au Tibet. Il laisse les hommes à leur histoire et va apprendre la géographie. Il a demandé au *garçon* une feuille de papier à lettres à l'en-tête du « Zeyer / Brasserie-Café-Tabac,

230 à 234, avenue du Maine ». Il a quitté la villa Seurat, payé ses dettes, s'est fait faire de nouvelles lunettes, ravi à l'idée de *vivre à l'hôtel* cette dernière semaine parisienne. Boucle bouclée. Il a choisi, pour son apothéose, de s'installer à l'*Hôtel Acropole* : comment résister à ce nom quand on est en partance pour Athènes ? L'hôtel se trouve Porte d'Orléans, ou, plus exactement, au 199 boulevard Brune, à l'angle de l'avenue d'Orléans. Sur le papier du Zeyer, il donne tous ces détails à Anaïs, lui précise même son numéro de téléphone, « au cas où elle voudrait le joindre » : VAUgirard 64 17.

J'ai eu envie de tenter ma chance : aujourd'hui les numéros ont perdu leurs lettres et gagné trois chiffres. Je voulais savoir si, par miracle, demeurait un morceau d'origine, une pièce à conviction. Il n'était pas impossible que le 64-17 ait survécu au progrès. J'ai appelé les renseignements. J'avais gagné. En 1939, on passait encore souvent par une opératrice pour obtenir une ligne. Je regardais mes touches avec perplexité. Malgré tout, mon cœur s'est mis à battre un tout petit peu plus vite lorsque j'ai appuyé sur le 6, le 4, le 1 et le 7. J'ai

réservé une chambre. J'ai demandé à ce qu'elle donne sur la rue, c'est-à-dire qu'elle ouvre vers le sud, la nationale 20, la Dordogne... la Grèce. C'était de là que j'avais envie de partir pour raconter la ronde des hôtels millériens à Paris. Leur esprit. Leur réalité.

Je suis descendue au métro Denfert-Rochereau. Entre-temps, l'avenue d'Orléans était devenue l'avenue du Général Leclerc. L'Histoire que Miller avait fui avait fini par le rattraper et imprimer ses noms jusque dans son quartier préféré. J'ai fait une pause au Café Indiana, fier de son décor brun et rouge. Sobre, new-yorkais, anonyme. Personne n'a été capable de me dire depuis quand le « café-brasserie » ne s'appelle plus « L'Oriental ». Miller y avait aussi ses habitudes, au-dessous de l'hôtel du même nom. C'est de là qu'il écrit encore à Anaïs, le 3 juin, de là qu'il lui envoie un dépliant touristique sur le village de Rocamadour. Il ne veut pas « rater la Dordogne ». Il ne veut plus rien rater. La France est si magnifique. Il s'est promis de ne jamais être « la victime de la stupidité et de l'entêtement des gouvernements ». Il est déjà sur la route. Libre. Et

puis, s'il doit un jour revenir à Paris, il « s'installera à l'hôtel, en pension complète », poursuit-il. « C'est merveilleux d'être servi et d'être toujours sûr de bien manger, et régulièrement. » Écrire à l'hôtel. Écrire et aimer à l'hôtel, comme au début. Dans deux ans, il aura cinquante ans. Vivre à l'hôtel, c'est peut-être une ruse pour défier le temps, pour vivre sans âge.

L'Hôtel Acropole veut mériter son nom, un nom écrit en lettres d'or au-dessus de trois étoiles brillantes. Il a encadré sa porte d'entrée de deux colonnes blanches en stuc et d'un chapiteau triangulaire. Décor unique à Paris. Miller n'en parle pas. Inutile de demander à l'employé de la réception si le chapiteau a *toujours* existé. Toujours n'a aucun sens pour lui. Même sa mère n'était pas née à l'époque. En pénétrant dans le hall minuscule, j'ai tout de suite compris qu'ici on essayait de cacher la modestie des origines avec quelques marches en marbre et un miroir teinté. J'ai refusé de prendre l'ascenseur et j'ai grimpé les escaliers de bois : les couloirs sont décorés d'affiches de films des années cinquante. À mon étage : Hitchcock : *La main au collet* et

Macao, la cité ardente de Joseph von Sternberg. Chacun sa nostalgie.

Depuis 1939, on a inventé les doubles vitrages dans l'espoir de renvoyer les bruits de moteurs directement au ciel. Ils se fauflent néanmoins en sourdine, surtout au-dessus de ce carrefour, les agents sifflent, les sirènes hurlent. Je ne cherche plus à comparer. Je me dis seulement qu'un jour de juin 1939, Blaise Cendrars a monté ces marches, il a cherché la chambre de Miller pour le surprendre une dernière fois avant le grand départ. Celui qui avait écrit « un écrivain américain nous est né » se trouvait bel et bien ici, entre ces murs, un jour d'été, il y a soixante-cinq ans. Peut-être ont-ils parlé de la vie à l'hôtel, de la liberté... N'était-ce pas au *Café de la Liberté* que Miller avait lu *Moravagine*, son premier livre en français ? Et Cendrars lui a-t-il glissé à l'oreille sa conviction la plus profonde... « moi, l'homme le plus libre du monde, je reconnais que l'on est toujours lié par quelque chose et que la liberté, l'indépendance n'existent pas... L'action seule libère. »

L'action, le départ, la traversée des mers.

C'était donc il y a neuf ans, le vrai départ, en mars 1930. Comment s'appelait cet hôtel, déjà, le premier, au cœur du *quartier latin*? Il y était allé tout droit : quand on tombe sur un *Hôtel Saint-Germain-des-Prés* à Saint-Germain-des-Prés, pourquoi chercher plus loin? Et bon marché, de surcroît : 500 F par mois, tout compris. C'était quoi « 500 francs » en 1930? J'essaye de faire des calculs : un *café-crème* en coûte 2 dans les endroits chics (c'est ce qu'il écrit), un bon repas, 22 francs, et 5 francs le droit à la baignoire sur le palier (presque quatre fois le prix d'un café dans un petit bistrot de quartier!). Si l'on songe qu'en l'an 2000, on peut se faire servir un *expresso serré* au « comptoir » (quand il en reste) pour environ un dollar, ou un euro, cela voudrait-il dire que sa chambre lui coûtait l'équivalent de deux cent cinquante dollars? J'abandonne ce vertige de chiffres. Miller s'est enfermé dans « sa nouvelle turne », comme il dit. Et quelle turne! : « tout à fait sous les toits, lucarnes, avant-toit incliné, papier décollé, pas de moquette — un grand besoin d'être retapée mais parfaite à tout point de vue. »

J'ai sous les yeux le prospectus du nouvel hôtel :

il n'a changé ni de nom, ni d'adresse (36 rue Bonaparte), seulement de prix, de moquette et de baignoires. Deux cents dollars, c'est le prix d'une seule nuit. Une belle nuit, dans « une chambre personnalisée ». Il y en a trente. Sur le prospectus en papier glacé, un dessin aquarellé évoque l'hôtel d'autrefois ; je compte les étages : cinq pour arriver « sous les toits ». Miller se sent heureux « comme s'il était au ciel ».

C'est surtout le ciel qui est avec lui. À Paris, le printemps est en avance cette année-là. Tout le monde est assis aux terrasses. « Les rues chantent, les pierres dansent. » De sa chambre, Miller entend sonner des cloches. « Étranges sons, presque orientaux. L'une lente et insistante, l'autre carillonnante et mélodieuse. » Pour l'Américain à Paris, on a installé des rideaux dans la « mansarde » : ils sont raides, comme « amidonnés », avec d'étranges dessins qui les font ressembler à des nappes. Le voyageur accroche deux de ses aquarelles aux murs. Il est chez lui.

Je tends l'oreille. Sur le boulevard Brune, au pied de l'hôtel, la chaussée est en pleins travaux : on pose les rails du prochain tramway. Il fera tout

le tour de Paris par les boulevards des Maréchaux. C'est presque le retour de « la petite ceinture », ce train qui courait d'une porte à l'autre, en passant tout près de la villa Seurat, tirée par sa locomotive à charbon. Aujourd'hui, plus de charbon, plus d'essence : retour à l'électricité. Propre, écologique, sans déchets.

Les heures passent, et les jours.

Henry Valentine Miller (« HVM », ainsi qu'il signe ses lettres à son ami Emil Schnellock.) commence à hanter les librairies. Il s'est jeté sur le *New York* de Paul Morand, qui vient de sortir. L'œil d'un Parisien dans sa ville, d'un *écrivain* parisien qui se récite des vers de Whitman sur le petit bateau qui relie Brooklyn à Manhattan : *Moi aussi, nombre et nombre de fois, je passai la rivière, en suivant du regard les mouettes de décembre...* Morand écrit New York comme Miller aimerait écrire Paris. Mais qu'écrirait-il, lui, après un mois de déambulations sans fin ? Un « conte de fée » ? Une « chimère » ? En tout cas, ce n'est « pas un mirage » ! Les « pissotières » sont aussi vraies que les *murs gris des entrepôts en granit contre les docks*, là-bas, face à l'océan.

Quand a-t-il quitté sa mansarde ? L'argent manquait-il, déjà, au bout d'un mois ? Il ne se souvient que de ses pas à travers la ville. Nouvelle adresse : *Hôtel Central*, 1bis rue du Maine. Le nom lui plaît. Et surtout l'arrondissement : le XIV^e, comme Driggs Street, rue du paradis enfantin, Williamsburg, XIV^e district, Brooklyn. Pourquoi n'a-t-il pas suivi « les mauvais garçons — Carco, Max Jacob, Mac Orlan, Picasso », qui campaient dans les « vieilles auberges sinistres » de la rue de Buci, si vivante, si grouillante, à *l'Hôtel Confortable*, ou bien en face, à *La Louisiane* ? Trop « sinistres » ? Trop *inconfortables* ?

L'Hôtel Central est presque à l'angle de la rue de la Gaîté. Un bon présage. Quand je m'y suis rendue, un mardi après-midi un peu frais de ce printemps 2004, les « quinze » arbres du petit square du Maine n'avaient pas encore toutes leurs feuilles : au-delà, légèrement sur la gauche, la Tour Montparnasse encombrait tout un coin du ciel. J'ai préféré lui tourner le dos et concentrer mon regard sur la façade grise de l'hôtel, une façade triste, ornée seulement, au rez-de-chaussée, de petites mosaïques d'un beige sans lumière. Au

Central, pas d'étoiles dorées au-dessus de la porte, ni de «chambres personnalisées». Pas encore.

Miller a «une grande chambre avec deux fenêtres» pour le même prix qu'au *Saint-Germain*. Il lit. Il veut apprendre cette «langue prodigieuse». Il l'aime. Il «aime la façon dont les adjectifs affluent, les expressions nuancées, la cadence, la sonorité, l'élégance, la subtilité de tout cela». Il découvre *l'Immoraliste* de Gide, et *l'Aphrodite* de Pierre Louÿs. La musique change dans sa tête. Il prend des notes, des notes «qui s'accumulent comme du linge sale»: comment faire une livre avec tout ça, un livre «gai, populaire, vendable, agréable»? Euphorie et découragement. Il lit au *Café de la Liberté*, qu'il a découvert au coin de la rue.

Les rues l'entraînent vers d'autres rues, d'autres visages. Changer de lieu pour renouveler le regard, stimuler la création. Trouver son style, sa forme. Accoucher de la première phrase, la vraie. Miller ne tient pas en place. Sinon, pourquoi quitter aussi brusquement le *Central*? Le manque d'argent n'est pas la seule explication. Le voici rejeté un peu plus loin, à la périphérie, toujours dans le XIV^e arrondissement: *Hôtel Alba*, 60 rue de

Vanves, où il paye sa chambre d'avance, jusqu'au 14 juillet. Aujourd'hui la rue de Vanves est débaptisée, l'hôtel envolé. Impossible, de toute façon, de pourchasser l'homme à la trace pendant les mois qui vont suivre. En octobre, il écrit à Schnellock: «j'ai cherché un bon hôtel à bas prix ces trois derniers jours. J'en ai visité plus de 100! Crois-moi, je suis à même de te renseigner sur les chambres! J'ai vécu, environ, dans cinq hôtels différents depuis trois semaines. Mais, surtout, ne t'inquiète pas!». Changer d'hôtel pour secouer les mots. En marchant, d'une chambre à l'autre, il «retourne une seule question dans sa tête: qu'est-ce que je fais pour la littérature?»

Ce qu'il fait? Il se plonge «jusqu'au cou» dans D.H. Lawrence. Lire, c'est écrire, il le sait bien. Selon lui, *L'Amant de Lady Chatterley* est passé à côté du chef-d'œuvre: Lawrence aurait dû «se contenter de chaleureux baisages à travers tout le livre», sans tous ces trucs sur «la démocratie, les salons intellectuels, le Communisme». Il retient la leçon. Lawrence l'obsède, il tient une clé. Et si je parle de Lawrence, ce n'est pas pour m'écarter des hôtels, c'est pour y revenir, revenir à l'*Hôtel*

Central, plus précisément. Le *Central*, au nom prédestiné. Celui où tous les chemins convergent, ceux de la littérature et de l'amour. Car Miller n'est pas seul à s'intéresser à Lawrence : une jeune femme l'a précédé, elle a même publié un petit livre sur cet auteur sulfureux : *D.H. Lawrence, An Unprofessional Study*. Son nom est Anaïs Nin.

Plus d'un an est passé et le voici de retour au *Central*, au cœur de l'été 1931. Entre-temps, il s'est fait des amis, Richard Osborn et Alfred Perlès, et il a même trouvé un travail au *Chicago Tribune*, du côté du Métro Cadet, dans le IX^e arrondissement. Tout peut recommencer. Avec sérieux, cette fois : au matin du 24 août, installé dans sa nouvelle chambre (a-t-elle deux fenêtres?), il prend une décision solennelle : « demain, je commence mon livre sur Paris : première personne, pas de censure, pas de forme — merde à tout ». L'auteur est en ébullition, le *Central* entre en littérature.

J'ai donc poussé, en ce jour de printemps, la porte vitrée de cet hôtel sans autre charme que sa modestie. Le hall de réception était nu et sentait la peinture fraîche : « L'hôtel est en réfection, m'informa-t-on, mais il reste ouvert. Souhaiterais-je

une chambre? » « La chambre 40, sinon rien. » J'ai lancé ces mots comme une boutade, sans donner d'explication. « La chambre 40 est occupée. » A-t-on changé les numéros, au cours du temps? La chambre 40 est au quatrième, aujourd'hui comme hier. La chambre 40 ne donne pas sur le square. Impossible de la visiter. Alors, je demande seulement la permission de monter les escaliers : en principe, l'escalier est ce qui résiste le plus longtemps à la « modernisation »... la hauteur des marches, la forme de la cage, la rampe en fer forgé... Monter lentement... en fermant à demi les yeux, afin de s'imprégner seulement de la sensation de la montée : ne pas voir la couleur des murs, ni la moquette qui recouvre l'escalier, penser seulement au tapis usé par les pas, usé jusqu'à la trame, ce 4 mars 1932. Miller a honte de ce tapis. C'est pour cela qu'il a hésité, ce jour-là, à inviter « chez lui » cette jeune femme qui a écrit un livre sur Lawrence. Il voulait lui montrer ses aquarelles, et aussi le « linge sale » de ses notes, de ses montagnes de notes. Anaïs Nin ne quitte plus sa pensée. Il n'écrit plus. Il *lui* écrit. Quatre jours plus tard, elle est là : aucun des deux ne

remarque le tapis usé. À compter de ce jour, la chambre 40 ne sera plus jamais tout à fait la même. La vie non plus.

« Désormais, il y aura une comète à la dérive dans l'univers. »

Tout est prêt pour le nouveau départ : un appartement l'attend à Clichy, à partager avec l'ami Fred. Clichy : l'autre périphérie, celle du nord, loin du XIV^e. Tant pis. Loin du XIV^e, mais plus près du *Chicago Tribune*. L'appartement est neuf, si neuf qu'en s'installant, il s'aperçoit que la baignoire n'est pas reliée aux canalisations. Retour à l'hôtel. Un dernier hôtel avant la vie « bourgeoise ». La chance lui sourit. Juste en face du *Chicago Tribune*, au 10 de la rue Lamartine, l'*Hôtel Cronstadt* lui tend les bras. Un hôtel qui « ressemble exactement à ce à quoi un hôtel français devrait ressembler. » Il y invite Anaïs, sans l'éclairer le moins du monde sur le mystère de cette « perfection ». Le *Cronstadt* fait partie de ces petits endroits « inconnus », anonymes, où il souhaite l'emmener, simplement pour pouvoir dire plus tard : « Je suis venu ici avec Anaïs ». C'est tout. « Je veux que vous connaissiez le Cronstadt »,

lui écrit-il. C'est un ordre. Il veut l'aimer dans cet hôtel parfait, où il pense ne jamais revenir.

L'hôtel idéal n'a pas bougé. Les deux odalisques sculptées qui se font face au-dessus de la porte d'entrée étaient là en 1932. Insolites, déjà. Accueillantes. On les a seulement souhaitées plus luxurieuses, ou simplement plus luxueuses, en ajoutant quelques dorures aux plis des voiles qui les couvrent pudiquement de la taille jusqu'aux pieds. Petit hall avec deux lourdes colonnes en faux marbre noir, longs couloirs un peu labyrinthiques, planchers légèrement de guingois, courbes inattendues, vues surprenantes sur des cours improbables, bruits familiers de la ville. J'ignore si je m'approche du secret. « Prix raisonnables, confort moderne. » Voilà pour l'apparence. Mais le mystère ?

Le mystère, Miller en dévoile un morceau, deux ans plus tard. En avril 1934. Le voici revenu dans le quartier, le « quartier le plus animé qu'on puisse imaginer ». Il a quitté depuis longtemps son travail au *Chicago Tribune*. L'amoureux de l'*Hôtel Cronstadt* rejoint l'écrivain du « Grand Hôtel de La Havane. » Car un livre est né à Clichy : *Tropique*